

Etat des lieux de la production du cinéma d'animation Compte rendu des débats

5 ans après les premiers états des lieux du cinéma d'animation, l'Afca s'est de nouveau associée au Forum des Images pour accueillir un panel représentatif de la profession, de la production et de ses préoccupations contemporaines. Voici un aperçu synthétique des débats de cette journée.

10h00-13h00, Duo réalisateur / producteur : « Long en cours : *Un Monde truqué* »

Intervenants : Christian Desmares (coréalisateur) et Marc Jousset (producteur).

Modérateur : Olivier Catherin (producteur, Les Trois Ours).

Première adaptation animée du travail de Jacques Tardi, Un Monde Truqué est le prochain long métrage de Je Suis Bien Content, co-producteur de Persépolis.

Les participants abordent le rôle du long métrage dans une carrière : « c'est le Graal », mais cela représente aussi des changements concrets dans la manière de travailler et la composition des équipes.

Ce projet en est pour le moment à l'étape du teaser, destiné à trouver des financements. C'est un objet promotionnel, mais c'est aussi un test artistique, en tant qu'adaptation d'un extrait du film. Budget estimé du film: 10M d'euros, en coproduction belge (Arnaud Demuyinck) et italienne. Pour Je Suis Bien Content, cela représente un risque financier important. Cela dit, « le risque est aussi ce qui fait l'image de Je Suis Bien Content », selon Marc Jousset. Selon lui, ce n'est pas par hasard que la France est 3^{ème} productrice mondiale : à travers les écoles, les festivals, les investisseurs, la possibilité d'une originalité se construit.

Evocation du « style Tardi », difficile à adapter : Christian Desmares la qualifie de « virtuosité qui ne se voit pas », de fausse désinvolture, pas évidente à rationaliser pour l'animation. La mise en scène doit se libérer de celle de Tardi, inspirée du cinéma noir des années 40 et ses plans fixes. Le projet se veut « une uchronie en style punk », pour un film populaire et familial.

Il existe des films qui trouvent des solutions très économiques : *Panique au village*, ou *Valse avec Bachir* qui a pu être réalisé pour 4M€ sous flash... A mettre en regard des budgets américains, de 20M à 150M de dollars. Marc Jousset rappelle que le but n'est pas de tirer les budgets à la baisse, mais de trouver des solutions confortables dans un cadre européen ou international. Les films Pixar à 3M d'entrées doivent rester un horizon d'action.

Quant à *Un Monde Truqué*, rendez-vous dans deux ans pour l'avant-première!

11h30-13h00, Long en salle : « *Lascars* »

Intervenants : Emmanuel Klotz, Albert Pereira-Lazaro (réalisateurs) et Emmanuel Franck (producteur exécutif). **Modérateur** : Olivier Catherin (producteur, Les Trois Ours).

Du petit au grand écran en passant par la BD, retour sur l'aventure d'une oeuvre à plusieurs mains, qui a été sélectionné à la Semaine de la Critique à Cannes, après avoir marqué une génération via Internet et le téléphone portable, avec plus de 25M de visiteurs.

Ouverture par le producteur Emmanuel Franck : « Nous sommes sur les mêmes voies que Je Suis Bien Content, nous essayons de sortir des sentiers battus. Nous avons commencé avec des programmes qui ne sont ni des Disney, ni des Schreck (même si nous adorons ça). Pour cela, nous rendons hommage à *Kirikou*, la première ouverture qui a été faite en ce sens. »

Souvent, il y a à l'origine d'un projet un acteur qui « met sa tête sur le billot » : s'investit et avance des fonds propres - en l'occurrence le distributeur Millimage qui a acheté les droits de *Lascars* et décidé d'en faire un long métrage.

Le défi d'un tel projet, pour Emmanuel Klotz, c'est de respecter une oeuvre de départ, la série format une minute. L'esprit du film se situe selon lui du côté de la comédie populaire, style *Le Ciel, les oiseaux et ta mère*, sur un ton à la Audiard contemporain ; « de l'animation accessible à tout le monde », selon Emmanuel Franck. Le scénario à multi intrigue a pour référence *Snatch*.

Les difficultés pointées par Emmanuel Franck, sont premièrement de sortir de tels projets au milieu d'un marché saturé de blockbusters, parmi lesquels il faut faire sa place ; et deuxièmement de trouver des investisseurs étrangers.

Financeurs de *Lascars*: Eurimage, Orange, France 2 cinéma, Studio 37, Canal +, Groupe Millimage... Budgets : 7,5M (qu'Emmanuel Franck compare à ceux de *Renaissance* : 15M, ou *Lucky Luke* : 20M€), ce qui n'est possible qu'en revoyant les salaires à la baisse. « De toutes façon, rappelle Emmanuel Klotz, tous les participants sont des personnes en affinité avec cet univers : Vincent Cassel, Omar et Fred... »

Question du public : Se bat-on à armes égales avec outre Atlantique ?

Albert Pereira-Lazaro : Non, mais nous ne menons pas le même combat ! nous ne cherchons pas à faire des sous-Disney ou des choses japonisantes...

Emmanuel Klotz : Nous nous battons aussi contre les grosses majors françaises.

Albert Pereira-Lazaro : De toutes façons, si l'on veut plus de financements, il faut faire du cinéma mainstream. Beaucoup d'argent signifie beaucoup de concessions.

Question du public : quelle organisation du travail s'est établie avec l'Ukraine ?

L'Ukraine est certes moins chère que la France, mais plus chère que l'Asie. Il s'agissait d'une véritable équipe artistique. Le directeur du studio était aussi le directeur de l'animation. De bonnes relations de travail ont permis une grande réactivité, et une façon de travailler qui pouvait ainsi se rapprocher de la prise de vue réelle, avec des rush et du montage.

Question du public : Les « adolescents » sont-ils un nouveau créneau de public ?

Emmanuel Franck : Il s'agit surtout de sortir l'animation du créneau jeunesse. Ce qui n'est pas pour l'enfant ou pour toute la famille, aujourd'hui, fait encore figure d'ovni. Les responsables de chaînes télévisées qui sont nos interlocuteurs viennent des service jeunesse !

Emmanuel Klotz : Par ailleurs, ces catégories sont désormais brouillées. On peut voir des trentenaires dans le métro lire des mangas.

Albert Pereira-Lazaro : En tout cas, dans le 9-3, ça a cartonné !

14h00-16h00, Histoires en série(s)

Intervenants : Julien Borde (directeur délégué programmes jeunesse – France Télévisions), Franck Ekinci (producteur – Je Suis Bien Content), Justine Huynh Ban Phuong (productrice - Alphanim), Eric Bastier (réalisateur – MoonScoop) Sophie Cheynet (CNC).

Modérateur : Dimitri Granovsky (professeur référent cinéma d'animation)

Incontournable des écrans TV, source de créativité et fleuron de l'animation internationale, comment se profile le futur de la série française ?

Quelques données cadres du CNC : la série représente 7 à 8 % des programmes audiovisuels, mais 1/3 à l'exportation. Les chaînes historiques diffusent 4000 heures de programmes par an. 2005 a été marquée par l'arrivée de la TNT, et 2007 par l'arrivée des formats courts : 13 minutes, 7 minutes, voire une à deux minutes. Les formats plus courts se caractérisent par des dépenses plus localisées en France. Depuis 2004, le CNC a mis en place des bonus pour encourager la relocalisation. Sur 69 dossiers examinés en 2008, 17 seulement étaient des adaptations ; il s'agit surtout d'œuvres originales. Voir étude du CNC de juin 2009, sur leur site : www.cnc.fr/CNC_GALLERY_CONTENT/DOCUMENTS/publications/etudes/audiovisuel/Marche_animation_170609.pdf

Visionnement des pilotes de *Nini Patalo* et *Molusco* (Je suis Bien Content). Franck Ekinci résume ainsi sa ligne : « concilier exigences graphiques et artistiques des auteurs et contingences financières ». Je Suis Bien Content se consacre à 4 activités : le court métrage, la série TV, les prestations (publicités, etc.), et le long métrage. Sa spécificité est de produire en France.

Justine Huynh Ban Phuong (productrice exécutive à Alphanime, la plus grande structure européenne qui appartient désormais à Gaumont) produit 3-4 séries par an qui sont diffusées principalement sur M6 et TF1. Elle se concentre également sur cette « équation d'une ligne éditoriale préservée dans le cadre d'un budget arrêté ». Les temps de fabrication ont diminué : il y a dix ans, une série 26x26 minutes nécessitait 22 mois de fabrication ; aujourd'hui elle se contente de 17 à 19 mois. La tendance va vers une co-écriture de la série et du jeu vidéo, voire des produits dérivés : « dès qu'une série est suffisamment forte pour être exportée, on pense globalement. »

Pour Eric Bastier, le réalisateur est garant en termes de sens et d'esthétique du projet. Il doit arriver le plus tôt possible et repartir le plus tard possible dans la chaîne de production du film. Il « donne le la ». « L'ennemi, c'est le temps. Nous sommes pris dans une spirale de calendrier qui fait que nous sommes en retard dès le début. Ce qui est difficile, ce n'est pas de créer, tout le monde peut le faire ; mais c'est de créer dans la juste économie du projet – économie qu'on espère la plus harmonieuse possible. C'est une tension entre la production, le

diffuseur...etc. C'est très intéressant d'avoir les retours du diffuseur, qui connaît les audiences. Je dirais même qu'un diffuseur qui ne s'implique pas, c'est la pire des choses. »
« Il n'y a pas d'égo possible pour le réalisateur dans ce contexte. L'égo vous empêche de conduire le projet. Il vaut mieux savoir prendre parti des remarques, se mettre au service du projet. Il y a un aspect passionnel important. Plus le format est court, plus c'est répétitif et industriel ; donc il faut de l'enthousiasme sur la durée. »

Bande-annonce Moonscoop : des idées et des licences françaises, mais fabriquées pour l'exportation, comme *Titeuf* en anglais, mais toujours en « préservant la French Touch, le "mauvais esprit" », selon les mots d'Eric Bastier.

Question du public : est-ce l'univers d'une chaîne de travail ?

Oui, nécessairement. *Casper* par exemple a rassemblé 300 personnes au pic de la production. Dix à vingt corps de métiers sont représentés pour la technique ! La série oblige à une économie qui doit pouvoir se répéter.

Question du public : Et le futur ?

Je le vois plutôt riant. Il y a une place pour les producteurs français, qui deviennent crédibles sur le marché du long métrage.

Julien Borde, directeur des programmes Jeunesse France Télévision : « Il faut signaler le terreau des productions pour la jeunesse, qui est de manière générale très riche en France. Nous profitons d'une volonté publique très forte : aides du CNC, Europe, régions...toute une politique culturelle française. Par exemple, sans le cahier des charges des chaînes TV, il n'y aurait pas d'animation possible ! Depuis 25 ans le service public finance l'animation, générant ainsi une longue tradition de production du dessin animé. Rappel pour l'avenir : l'écran roi n'est plus la TV, mais la console de jeu. Cela a un impact sur la diffusion ET les contenus : déformatage, délinéarisation...Il faut aller vers de nouveaux supports et faire entrer de nouveaux talents. »

Question du public : comment se fait le choix des réalisateurs / scénaristes ? Il est très difficile de proposer des idées, et surtout d'avoir un retour franc, pourquoi ?

Julien Borde : France Télévision développe le casting au script. Sur 250 propositions reçues, 20 sont sélectionnées.

Frank Ekinci : ne croit pas au « génie méconnu ».

16h30 - 19h30, Productions en cour(t)s

Intervenants : Dora Benousilio (Les Films de l'Arlequin), Ron Dyens (Sacrebleu Productions), Olivier Catherin (Les Trois Ours), Morad Kertobi (CNC).

Modérateur : Alexis Hunot (consultant cinéma d'animation).

Coup de projecteur sur trois producteurs et sur les actions et questionnements du Collectif des producteurs de courts métrages d'animation, précédé et conclu par une projection des derniers films des membres du Collectif.

Coût d'un court métrage : entre 100 et 150 000€

Alexis Hunot : Si un court n'a pas l'aide du CNC, que fait-on ?

Dora Benousilio : « je laisse tomber, sauf si j'ai un autre projet à côté qui me permet de le financer. Cela dit, j'ai toujours eu l'aide du CNC ! Les Films de l'Arlequin existent depuis 20 ans ; nous avons fait 16 ou 17 courts métrages. »

Morad Kertobi rappelle que le CNC finance 15 courts par an. Les commissions CNC, dont les membres changent chaque année, se réunissent en 8 sessions par an. Deux éléments permettent de juger: le storyboard graphique et le scénario. 3 à 5 projets sont sélectionnés pour la plénière où ils sont mélangés avec des documentaires et des fictions. Le système de vote permet normalement d'éviter les effets pervers du consensus. Constat : on observe souvent le cocktail beau graphisme // scénario faible, surtout quand l'auteur réalisateur est la même jusqu'au bout.

Alexis Hunot : Est-ce que les membres de la commission savent lire un story board ?

Dora Benousilio : Pour l'animation, c'est comme pour l'opéra, il faut une initiation. Nous combattons donc pour qu'il y ait des gens de l'animation dans les commissions. Souvent les membres avaient seulement vu les films de leur enfance, les Disney.

Olivier Catherin : En fait ce sont toujours les deux même genres qui posent problème : l'animation et l'expérimental.

Alexis Hunot : Les coproductions sont de mise sur les longs métrages et les séries ; et sur le court métrage ?

Elles sont de plus en plus encouragées par le CNC. Mais il n'y a pas de distribution commerciale du court, pas de taxe récupérée sur les billets. Selon Ron Dyens, la VOD ne pas régler le problème. Il n'y a pas d'économie du court métrage. Morad Kertobi : ce qui se développe, ce sont des programmes complets de courts, autour de thématiques.

Question du public : existe-t-il des expériences de mécénat ?

Dora Benousilio : oui, une fois pour moi : Caran d'Ache a voulu financer un film de Florence Miailhe. Ils ont envoyé des boîtes de matériel, mais trop tard, le film était fini !

Ron Dyens : pour moi, c'est une association qui a donné 3500€ pour un film de Serge Avédikian, pour pouvoir éditer le film avec un livre d'art sur la Turquie.

C'est Arnaud Demuyinck, dans la salle, qui a eu le mot de la fin avec cette note optimiste : « En Belgique, un crédit d'impôt pour le court métrage va être créé. Pourquoi pas en France, puisqu'il existe déjà pour la série ? »

Projections : films choisis par le collectif des producteurs de courts métrages

1^{ère} partie, 16h30 : *Sous un coin de ciel bleu*, de Cécilia Marreiros Marumet et Arnaud Demuyinck ; *Ecuador*, de Estelle Journoud et Benoit Audé, *Nuvole Mani*, de Simone Massi ; *Thé noir*, de Serge Elissalde.

2^{ème} partie, 18h30 : *Ru*, de Florentine Grelier ; *Logorama*, de H5, François Alaux, Hervé de Crécy, Ludovic Houplain ; *Ile rouge*, de Ira Vicari ; *La femme-squelette*, de Sarah Van Den Boom ; *O'Moro*, de Christophe Calissoni et Eva Offrédo ; *Allons-y ! Allonzo !* De Camille Moulin-Dupré.